

Présentation de l'invitée

Martine est maitresse de conférences en littérature française à l'Université de Bourgogne depuis 2009. Elle est spécialiste de la pensée des contre-lumières, des récits de voyage et des utopies. Elle a aussi élargi son champ de recherche à la littérature de jeunesse. C'est d'ailleurs dans ce cadre qu'elle a découvert les études de genre et l'intersectionnalité en montant un séminaire sur Littérature jeunesse et stéréotypes de genre. Au-delà, elle a mobilisé ce savoir dans ses cours sur le XVIIIe siècle en travaillant sur la figure de la « négresse » dans le roman de cette époque ou en proposant à ses étudiants de découvrir des auteurs féminins du temps comme Mme d'Aulnoy et ses contes ou les magnifiques Lettres péruviennes de Mme de Graffigny, texte intersectionnel avant l'heure qui conte le destin tragique d'une jeune inca violée par les espagnols lors de la conquête du pays puis transplantée en France. Ce n'est donc pas une spécialiste à proprement parler du sujet mais une littéraire qui mobilise - régulièrement mais pas systématiquement - ces concepts dans son travail.

TEXTES DE NOTRE INVITEE

Présentation globale de la notion et de la discipline

L'intersectionnalité est un concept qui me semble très fécond mais qui dérange profondément nos manières de pensée classiques. Il est surtout souvent caricaturé, et d'ailleurs aussi bien par ses détracteurs que parfois par ceux qui s'en réclament.

Globalement, on peut dire que l'intersectionnalité est un concept qui permet de penser la situation sociale et personnelle de l'être humain comme étant liée aux différents systèmes de domination et de minoration dans lesquels il s'inscrit, c'est-à-dire principalement classes, races, genres et orientation sexuelles.

Cette notion a été construite intellectuellement dans les années 90 aux États-Unis par une féministe et théoricienne du droit afro-américaine Kimberley Crenshaw. Elle s'est appuyée sur un problème juridique qui remonte à l'année 1976. Cette année-là, 5 femmes noires portent plainte contre Général Motors pour discrimination. Or la justice américaine se trouve démunie car à cette date, elle a bien à sa disposition des instruments législatifs pour lutter soit contre le sexisme, soit contre le racisme, qui sont des attitudes devenues délictuelles dans le pays. Mais elle n'a rien qui permette de distinguer une dynamique de discrimination qui s'appuie sur le fait que ces employées sont ET des femmes ET des noires et donc qu'elles sont plus discriminées que des femmes blanches mais aussi plus que des hommes noirs. Donc, pour faire émerger les problèmes spécifiques que pose cette situation particulière, Kimberley Shaw va construire le concept d'intersectionnalité. Il renvoie bien sûr à l'idée de carrefour, ici de carrefour des causes de discrimination. Ce concept est construit pour permettre d'analyser plus dynamiquement et plus précisément les situations de domination et leurs implications sur les individus comme sur les luttes à mener.

Le concept d'intersectionnalité, le fait d'être au croisement de plusieurs sources de domination, a vite été repris et étendu, notamment par d'autres groupes minoritaires que les femmes noires. Ce qui a donné naissance à d'autres « croisements » : aux axes du genre, de la race et de la classe (puisque'il s'agissait d'ouvrières noires), se sont rajoutés principalement ceux de la situation de colonisé ou de post-colonisé et ceux de l'orientation sexuelle, plus récemment de la situation de handicap voire de la situation « écologique ».

En fait ces lignes de croisement ne sortent pas de rien et viennent notamment des divers départements d'étude qui, à partir des années 80, ont fleuri dans les universités américaines. On peut citer les études culturelles, les études de genre, les études post-coloniales et de plus en plus les études d'écologie. On considère généralement que ces nouveaux types d'étude se sont construits sur la base de deux grands courants antérieurs, le structuralisme et le déconstructivisme. Ces courants ont été largement diffusés dans les universités américaines des années 60, par des penseurs le plus souvent français. On pense à R. Barthes, à J. Kristeva mais surtout à M. Foucault et J. Derrida. Pour résumer très rapidement et de manière forcément un peu simplifiée, ces courants sont nés après le choc de la deuxième guerre mondiale et de ce que

A. Ahrendt a appelé la crise de la culture européenne. L'humanisme traditionnel s'est trouvé en échec une fois qu'il a été confronté à la catastrophe morale et politique qu'ont constitué d'abord les camps d'extermination nazi puis les guerres sales de la « décolonisation ». Ce mouvement de déconstruction a surtout voulu montrer que les évidences humanistes sur lesquelles s'appuyait la civilisation occidentale avait été construites historiquement, politiquement, idéologiquement, par et dans le langage et n'étaient en réalité pas des évidences et encore moins des faits de nature. Le déconstructivisme a eu pour but de démontrer comment les idées et les concepts ainsi que les rôles sociaux avaient fait l'objet d'une construction ; on pouvait donc déconstruire une construction et montrer qu'on peut penser et agir selon d'autres constructions.

C'est au travers de ce filtre conceptuel qu'ont été créés les départements américains cités plus haut. Les études de genre initiées par J. Butler, les études post-coloniales inspirées de F. Fanon, encore un Français et d'Edward Said ont pour but de montrer que nos habitudes, notre manière de construire un récit qui présente comme naturelle l'évolution du monde sont à interroger. Par exemple la domination européenne sur le monde, le rôle genré, et le fait que les femmes ont été longtemps destinées au foyer, ou la croyance selon laquelle nous sommes naturellement hétérosexuel, toutes ces idées qui nous semblent des évidences, sont en réalité idéologiquement orientés dans un discours qu'on peut déconstruire, comme aussi l'a très bien montré J.-F. Lyotard.

Les idées et surtout les études de ces départements américains sont peu à peu revenues en France d'abord dans le débat public grâce à des personnalités qui ont vécu, étudié et travaillé aux États-Unis. On peut citer un exemple : D. Eribon, spécialiste de la sociologie des gays, qui a commencé comme journaliste à l'*Obs* où il a rencontré en particulier Foucault qui l'a dirigé dans ses recherches et qui lui a ensuite permis d'aller enseigner aux États-Unis avant de revenir dans le cadre universitaire français. Cet exemple montre que l'Université française a été longue à s'ouvrir à ces études. Du fait de son organisation, il n'y a pas de département spécifique à ces études et l'on peut plutôt dire qu'elles ont été intégrées progressivement aux objets d'étude classiques, comme c'était indiqué à mon sujet en introduction. Mais il est faux d'affirmer qu'elles sont désormais dominantes, et encore plus faux de faire croire qu'elles seraient devenues totalitaires au sein de l'Université. C'est au sein du débat public – et parce qu'elles soulèvent de nouveaux axes d'analyse qui ont intéressé le public – que ces études se sont largement diffusées.

Au vu de ce très court historique, on peut d'abord dégager deux caractéristiques importantes de ce concept pour les controverses qu'il va engendrer.

Première caractéristique : C'est effectivement un concept forgé dans un contexte militant. On lui reproche de ce fait de ne pas être scientifique. Mais il n'est ni le premier ni le dernier concept à être construit dans un cadre de combat : et avec un peu de provocation, je dirai bien que celui de laïcité ou plus loin dans l'histoire celui de tolérance civile porté par Voltaire ou plus tard Kant, l'ont été tout autant dans un esprit combattif. Cela ne les invalide pas sur le plan de leur fécondité intellectuelle ou sociale.

Deuxième caractéristique qui va être également critiquée : c'est un concept qui est né dans un contexte étasunien, là où le racisme fait partie intégrante de l'histoire étatique du pays et

constitue une véritable organisation systémique, c'est-à-dire quelque chose qui a fait très longtemps système sur le plan juridique, sur le plan moral et social. De cette deuxième caractéristique, on peut donc se demander si elle est transposable telle quelle, dans d'autres pays occidentaux où la dimension systémique du racisme étatique est moins évidente. C'est une critique qui semble pour une part recevable ; même si nos colonies et l'imaginaire qui les accompagnait ont eu aussi cette dimension systémique dont il reste à mon avis de très nombreuses traces, le sol français n'a pas porté cette dimension systémique (sauf sous Vichy) au sens premier du terme. Je pense aussi à des écrivains ou des chanteurs noirs, comme James Baldwin ou Miles Davis qui affirmaient ne pas se sentir regardés ou exister comme noirs en France. Baldwin a fini sa vie en France et J. Gréco qui était la maîtresse de Miles Davis en France a raconté comment l'ayant retrouvé aux USA, il lui avait alors dit que leur liaison n'était pas possible dans son pays. Cela ne veut pas dire que le racisme n'est pas prégnant en France, et peut-être même structurel mais cela m'interroge néanmoins sur sa dimension systémique. Pour autant, il demeure un axe à interroger, mais parmi d'autres, dans l'intersectionnalité.

Troisième caractéristique qu'on n'a pas abordée jusque-là et qui est certainement la plus importante et peut-être la moins évidente, surtout au vu des usages qui en sont faits. Trop souvent, on voit l'intersectionnalité comme un simple croisement qui définirait une série de points fixes. On serait femme noire OU femme blanche, noir colonisé OU blanc colonisateur, etc. Mais ce n'est pas ainsi que doit être compris ce qu'est l'intersectionnalité. Le carrefour n'est en réalité pas forcément la meilleure représentation de qu'est l'intersectionnalité car dans le carrefour les deux routes qui se croisent demeurent ensuite égales à elles-mêmes tandis que dans l'intersectionnalité, le croisement entre différentes appartenances provoque des situations nouvelles qui ne font pas que se cumuler, mais qui sont particulières et parfois contradictoires. Pour éclairer ce point, je prendrai un exemple à partir d'un livre publié récemment par S. Jones-Rogers et qui est intitulé *Ils étaient leur propriété*. Il s'intéresse aux femmes esclavagistes du Sud des EU aux 19^e siècle. Il montre qu'elles étaient souvent très brutales et géraient majoritairement les punitions y compris corporelles et y compris sur les hommes.

On le voit, ici, il s'agit bien de complexifier notre vision des rôles liés à notre identité masculine ou féminine. Selon un regard féministe classique, cette femme est une simple dominée, limitée à la sphère privée, et selon une vision marxiste pure, elle est un pur exploiteur. Jones-Rogers montre bien que les positions se croisent et que c'est aussi parce que les femmes bourgeoises blanches se voient réduites à l'espace de la gestion domestique qu'elles vont se révéler exigeantes ou cruelles dans leur gestion des esclaves qui est l'espace dans lequel elles doivent briller et prouver leur utilité. Une seule perspective ne rendrait pas compte de la réalité des positions et des parcours de ces femmes.

On voit bien ici que l'intersectionnalité, contrairement à ce qu'affirment ses détracteurs, n'est pas une assignation à une seule identité mais plutôt une ouverture vers la pensée complexe. Wendy Brown dit à ce sujet que le concept permettrait plutôt de comprendre que notre identité n'est pas unique mais qu'elle se forme dans des tensions entre nos différentes appartenances. Ce ne sont pas de simples croisements mais des appartenances collectives et souvent conflictuelles. Au cours d'une vie, évidemment, on parvient, plus ou moins, à parcourir ces diverses routes. Si on limite la pensée de l'intersectionnalité à l'intersection, il est certain qu'elle

contribue à construire des sous-catégories sans fin qui renvoient à des communautés de plus en plus étroites. Si on la prend comme une dynamique, elle ouvre plutôt à une pensée qu'on pourrait dire en rhizome, telles ces plantes avec des racines souterraines qui même de manière éloignée, sont reliées par-dessous la terre, comme les champignons. Cette métaphore vient d'ailleurs de G. Deleuze, encore un des penseurs français qui a beaucoup influencé les USA.

Voilà les trois caractéristiques qui me semblent caractériser l'intersectionnalité quand elle n'est pas caricaturée : un concept pour changer le réel, un concept pour qui s'attaque aux positionnements systémiques, un concept qui ajoute de la complexité.

Intersectionnalité et genre

Je reviens rapidement sur l'exemple que j'avais donné autour de l'étude de Jones Rodgers, celui des femmes esclavagistes. On voit bien en quoi ce concept et ce choix méthodologique peuvent gêner les formes habituelles de revendications féministes, en particulier lorsqu'elles s'appuient – ce qui est assez peu le cas en France mais plus fréquent aux USA- sur une conception essentialiste et naturaliste du féminin. Si l'essence féminine est la douceur, le soin, alors comment expliquer ce comportement des maîtresses d'esclaves ? De plus dénoncer les formes de violence des femmes sur les esclaves, n'est-ce pas donner du pain bénit à ceux qui remettent en question une lecture qui montre la permanence du patriarcat ? Ou, pire encore, est-ce que cela ne permettrait aux masculinistes de dire : « je vous l'avais bien dit ! les femmes ne sont pas toutes dominées, loin de là ! Elles sont parfois.pires. »

On a ainsi parfois le sentiment que l'intersectionnalité est moins critiquée pour ce qu'elle est vraiment que pour ce qu'elle risque d'entraîner comme réactions.

Pourtant il est clair que l'intersectionnalité doit beaucoup aux courants féministes noirs des années 70, incarnés dans le grand public par la figure d'Angela Davis, dont soit dit en passant, on ne peut pas dire que le marxisme ne fasse pas aussi partie de l'ADN, par exemple.

Je donnerai trois critiques qui méritent d'être citées

1. Première critique : le risque de privilégier une catégorie, en particulier celle de la race et celle de la situation de colonisé ou néo-colonisé, sur les autres, ce qui entraînerait un abandon des luttes autour du féminisme et autour du trouble dans le genre et toutes les formes de sexualité non classiques. « Le trouble dans le genre », cette formule vient d'un titre de livre de J. Butler. Celle-ci n'est pas franchement engagée dans l'intersectionnalité ; ce qui montre d'ailleurs bien que les journalistes qui mettent genre, intersectionnalité, et postcolonial ensemble comme S. Mabrouk présentent de purs fantasmes, et des raccourcis totalement abusifs.

2. Deuxième critique : l'intersectionnalité affaiblirait la lutte féministe en se montrant complaisante avec les manifestations de domination masculine dans les contextes non européens : par exemple la pratique de l'excision en Afrique ou l'homophobie lorsqu'elle est condamnée dans certains pays africains. Mais là nous en revenons plus largement à la question de l'explication puisqu'effectivement l'intersectionnalité va donner des causes à ces pratiques. Mais l'explication ne vaut pas justification. Le plus triste exemple de cette injonction à ne pas expliquer a été donné par Manuel Vals : expliquer n'est pas excuser... On ne le dira vraiment jamais assez...

3. Troisième critique : en refusant de considérer le genre comme une donnée première voire unique, l'intersectionnalité fragiliserait les luttes féministes en les éparpillant et en dressant les femmes les unes contre les autres. C'est tout à fait légitime d'interroger le concept dans son efficacité militante. On l'a vu, il a été conçu pour être militant. Les avis sont là-dessus partagés et les exemples aussi : à cette critique certains rétorquent que par une première lutte centrée autour de son expérience personnelle la plus immédiate, celle par exemple de femme noire, on accède à une prise de conscience plus générale de toutes les intersections à questionner, on devient un militant contre toutes les dominations : ce sera à voir sur le long terme.

Intersectionnalité et universalisme

C'est là un sujet essentiel selon moi. Certainement d'abord parce que je suis une dix-huitième et que, comme Stéphanie Roza qui a écrit *La gauche contre les Lumières*, assez critique à l'égard de l'intersectionnalité, je tiens à ne pas jeter les Lumières aux orties. Je serai encore plus proche pour ma part des positions d'Antoine Lilti dont je ne saurais trop conseiller le livre qui s'appelle *L'héritage des Lumières* sous-titré et c'est très important « ambivalences de la modernité ».

Pourquoi parle-t-on ici des Lumières. C'est qu'on les considère comme à l'origine de l'universalisme, notamment par qu'elles ont mis en avant ce qu'elles appellent un droit naturel, c'est-à-dire un sentiment du bien et bon valable pour tous les hommes, qu'ils porteraient dans leur cœur. L'universalisme c'est donc la conviction qu'il existe des valeurs universelles, valables pour tous les pays et, normalement pour toutes les époques, des valeurs de rationalité, de liberté et d'égalité en droits. Ces Lumières ont toujours été détestées par une certaine droite, une droite contre-révolutionnaire, qui manifestait et qui manifeste encore une violente opposition au résultat de cette démarche, qu'on peut résumer dans la Déclaration des droits de l'homme de 1789. Une certaine droite parle encore de droits de l'homme avec un grand mépris.

Ce qui est plus nouveau c'est que la gauche aussi a mis en question cet universalisme et pour deux raisons :

La première critique s'attaque aux causes de cet universalisme, à savoir l'idée qu'il y a un droit naturel et cette idée est contestée depuis le déconstructivisme.

La seconde s'attaque aux conséquences de cet universalisme : l'idée qu'il propose comme seul horizon possible les valeurs et le mode de fonctionnement occidentaux. De plus, il aurait souvent servi à justifier la colonisation et la domination de toutes les minorités. Ceci est arrivé avec les années 1960 ; je pense à Foucault par exemple qui montre que le rationalisme a servi d'excuse pour enfermer les marginaux ou qui affirme que l'humanisme est mort.

Cependant Antoine Lilti montre très bien *qu'il n'y a pas de critique des Lumières et de son universalisme qui ne vienne des Lumières*, même si les auteurs s'en défendent. Ne serait-ce que par ce que critique vient d'intellectuels formés dans un leur cadre conceptuel. Ils ont tous fait des études dans de grandes universités occidentales. Ces critiques se conceptualisent dans un univers rationnel et selon des logiques scientifiques qui sont nées des Lumières. De plus, il démontre que Les Lumières ne sont pas uniformes, que ce concept est souvent trop général.

Enfin, le relativisme aussi s'est construit dans le mouvement de nos penseurs les plus classiques. Avant même les Lumières, Montaigne déjà dans *Des Cannibales* disait que la « sauvagerie » n'était qu'affaire de de définition selon les pays et Pascal le suit sur ce point. Montesquieu comme inventeur des sciences politiques modernes, Voltaire comme précurseur de la sociologie historique ont aussi tenté d'expliquer combien les coutumes étaient liées à des conditions variables selon les pays et même selon la géographie. Une critique interne a toujours existé, y compris de l'esclavage.

Ce qu'on reproche à l'intersectionnalité c'est qu'elle se limiterait à une critique systématique de l'Occident et qu'elle n'autoriserait plus la critique des autres cultures. On pense à la polémique autour des travaux de Pétré Grenouilleau sur l'esclavage qui avait abordé le versant arabe de la traite, dans une perspective post-colonialiste justement, qui s'est fait attaquer sur ce point (on lui reprochait de pousser au racisme et de dédouaner les blancs) mais qui a été aussi largement défendu par ses confrères.

Je dirai pour conclure sur ce point que l'universalisme est bien mis en question comme fait ? plus encore que comme idéal, par l'intersectionnalité et que si ce concept critique d'abord le Monde occidental c'est incontestable, il peut tout à fait se pencher sur d'autres faits. En d'autres lieux. Là aussi c'est une dynamique à faire évoluer, notamment au sein des universités non occidentales. A suivre donc...

TEXTES P. TROUILLOUD

Intersectionnalité et marxisme

Depuis l'apparition de la pensée de Marx au 19^e siècle, les luttes politiques à gauche se sont faites durant des décennies de façon quasi exclusive en termes de lutte des classes : la vision initiale de la lutte des classes telle que Marx l'a définie, c'est sont des prolétaires, qui n'ont que leur force de travail à vendre contre la classe bourgeoise détentrice des moyens de production, qui exploite les prolétaires pour réaliser une plus-value sur le travail de ceux-ci.

Ces notions ont été enrichies au fil du 20^e siècle par des générations de sociologues. On peut parler ainsi de **Pierre Bourdieu** qui a enrichi cette analyse en démontrant que ce n'est pas uniquement la richesse financière qui est à l'œuvre dans la différenciation entre les classes sociales, mais aussi, et de façon tout aussi importante, la culture au sens large du terme. Ce que Bourdieu a appelé **l'habitus** : l'ensemble des pratiques quotidiennes, façon de parler, d'agir, d'être en société, références culturelles, etc.. Cet habitus crée une séparation aussi forte que la richesse matérielle entre les classes sociales.

C'est la prépondérance de cette notion de lutte des classes dans les analyses politique, mais aussi dans les combats politique, que remet en cause l'I. en affirmant sur le plan théorique la stricte « égalité » entre les trois outils interprétatifs que sont la classe, mais aussi la « race », et le « genre ». Dans les débats entre scientifiques, certains reprochent en fait à l'I. de faire passer la « classe sociale » derrière les critères de « race » et de « genre ». C'est un reproche qui est fait déjà au niveau des études théoriques, universitaires, mais encore plus dans les pratiques militantes

Et donc, beaucoup de chercheurs « font de la résistance » face à cette notion d'I. Ainsi, Gérard Noiriel et Stéphane Beaud, des sociologues très respectés pour leur travail scientifique sur la classe ouvrière que sur l'immigration, estiment que la classe reste « le facteur déterminant autour duquel s'arriment les autres dimensions de l'identité des personnes » : un travailleur immigré, c'est d'abord un travailleur.

Pourtant, cette critique de la prépondérance excessive de la grille d'analyse des « classes » avait déjà été formulé avant. Notamment dans les années 50 par Aimé Césaire quand il avait reproché au P.C. de « passer à côté de la question raciale ». Pour info, Aimé Césaire fut à la fois un écrivain et un militant politique. Il a fondé le mouvement littéraire de la négritude, il a été un militant anticolonialiste et il a quitté le parti communiste en 1956.

Pour autant, les Noiriel et St. Beaud acceptent en théorie cette nécessité de croiser les trois grilles interprétatives. Ils ont d'ailleurs participé en 2006 à un ouvrage collectif « *de la question sociale à la question raciale ?* » qui ouvrait ce débat.

Mais 15 ans après, nous arrivons à une sorte de situation beaucoup plus tendue entre les chercheurs en sciences sociales, une sorte de situation en miroir où chaque camp (I. d'un côté, sociologues classistes de l'autre) à la fois admet cette idée d'un croisement des trois grilles d'interprétation (classe, race et genre), dit le pratiquer, mais pour autant se voit accusé par l'autre camp de mettre en avant sa propre grille de façon préférentielle.

Intersectionnalité et race

L'I. exprime un attachement très fort et très étonnant pour le terme de « race ». Je vais utiliser pour illustrer ça un texte de Lila Belkacem, Lucia Direnberger, Karim Hammou et Zacharias Zoubir, intitulé « **Prendre au sérieux les recherches sur les rapports sociaux de race** » paru le 12/02/2019 sur le site mouvements.info.

Pour eux, la race n'existe que comme « produit » d'un rapport de pouvoir. Faut-il comprendre que la race n'est que dans le regard du « racialiste » ? Ou faut-il aller plus loin ?

Les auteurs estiment que ce mot « porte un témoignage historique des dominations passées réactivées dans le présent sous la forme de généalogies imaginées ». Cette phrase est cohérente avec ma première interprétation (race dans le regard du racialisé). Mais les auteurs ajoutent : « On peut considérer, aussi, que le mot permet d'identifier précisément ce contre quoi il s'agit de lutter. Pour nous, l'enjeu est bien plutôt de prendre à bras le corps le « paradoxe racial », c'est-à-dire la contradiction entre l'inexistence théorique des races humaines et l'existence pratique de groupes humains racialisés. »

Il s'agirait donc si je comprends bien, de reprendre à son compte le terme de « race » pour afficher le plus clairement possible cette réalité sociale qu'est le fait que des groupes humains sont « racialisés » (on leur attribue des caractéristiques de race).

Les auteurs terminent leur texte en affirmant « Si l'on fait des sciences sociales, on ne peut pas cantonner l'identitaire ou le racial en dehors du social. La question raciale tout comme la question économique sont des questions sociales. Nous ne sommes pas passés de la « question sociale » à la « question raciale » pour la simple et bonne raison que le racial est social. »

Le message est donc très clair.

Sauf que... on ne peut pas s'empêcher d'être étonné face à ce choix résolu et intransigeant de l'utilisation du terme de race. Au point que ceux qui ont le malheur d'entourer ce terme de guillemets subissent de fortes critiques de certains Intersectionnels. Au point que des Intersectionnels affirment que la science n'est pas si unanime que ça sur l'inexistence des races.

Une parenthèse sur ce point précis : après la 2^e G.M. l'ONU a déclaré l'inexistence des races en biologie. A cette époque, quelques biologistes ont effectivement émis des objections, mais ils étaient déjà très marginaux et les avancées de la biologie et de la génétique dans les décennies suivantes n'ont fait qu'affaiblir leurs positions. Il y a donc un vrai consensus sur l'inexistence des races pour la science. Il existe depuis le début des années 2000 un nouveau débat en biologie sur la notion de races, mais il est fondé sur des éléments qui sont à des années-lumière des acceptions pratiquées par l'I.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Race_humaine#Précision, refus et abandon de la notion de race](https://fr.wikipedia.org/wiki/Race_humaine#Précision,_refus_et_abandon_de_la_notion_de_race)

Pour le politologue Alain Policar, c'est le courant de pensée **décolonial** (voir lien ci-dessous) qui est à l'origine de la « sacralisation » de la notion de « race ». Pourquoi cela ? Parce que ce courant de pensée situe le point de départ de notre civilisation capitaliste moderne en 1492 : « conquête » de l'Amérique, reconquête des souverains chrétiens sur les musulmans, expulsion des juifs d'Espagne par les mêmes souverains chrétiens sont le **triptyque fondateur** qui leur permet de poser la notion de « race » comme concept explicatif fort à la place de la notion de classes sociales.

Résultat : Pour les décoloniaux et beaucoup d'Intersectionnels une civilisation (l'occident blanc) a détruit les autres civilisations. Nous sommes tous enfermés dans une identité raciale : **coupables par essence**, parce que blancs occidentaux (je parle pour moi). Voilà un peu le piège où nous mène ce type de raisonnement.

https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tudes_d%C3%A9coloniales